

## À tout prix

Alain Viala

Volume 20, numéro 3 (60), printemps 1995

André Brochu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201200ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201200ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Viala, A. (1995). À tout prix. *Voix et Images*, 20(3), 709–712.  
<https://doi.org/10.7202/201200ar>

## À tout prix

Alain Viala, Université de Paris III

On dit que la France est une nation littéraire; chose certaine, elle a une vieille manie des prix littéraires. Aussi le titre du livre de Robert Yergeau<sup>1</sup> m'a tiré l'œil: le Québec aurait donc la même manie? Ma foi, il semble bien que oui. En France, il y a environ 600 prix, au Québec, 59; vu la proportion des populations, l'engouement est bien du même ordre. Et même, comme l'histoire du Québec est bien plus courte, la manie y serait plus forte puisque concentrée dans le temps... Alors le titre de Yergeau sonnerait comme un signal: au Québec plus qu'ailleurs, la littérature se ferait à coup de «prix». Ce ne serait pas illogique: le marché est étroit, les recettes commerciales bornées, il faut bien l'une ou l'autre forme de mécénat. Et le cas exemplaire des prix est, du coup, une bonne porte d'entrée pour l'analyse du champ littéraire.

Il est vrai qu'une étude de l'institution littéraire québécoise d'aujourd'hui manquait. Au moment où l'histoire de *La Vie littéraire au Québec* est en train de paraître, le besoin s'en faisait sentir encore davantage. *À tout prix* vient donc à point.

Robert Yergeau mène son enquête avec dextérité. Sa méthode, la sociologie de Pierre Bourdieu, lui est familière autant que son objet. Dans sa «randonnée au pays des prix littéraires», c'est «l'idéologie charismatique de la création» qu'il traque. Il le redit à la fin: il a voulu montrer comment «la posture des écrivains et l'imposture, objective, puisque fondée et acceptée, des prix» permettent de mieux «comprendre le jeu des acteurs et le spectacle de la littérature, ses comédies et ses tragédies». L'enjeu est donc de débusquer la quête de la reconnaissance «à tout prix», de dénoncer les effets d'institution: voilà un projet décapant.

Yergeau l'accomplit avec acuité du regard et alacrité de la plume. Il sait tout sur le sujet, tous les noms, les chiffres, les dates, le détail des articles et des déclarations; rien ne lui échappe. Il a la plume acide, la phrase limpide, avec un rien d'ampleur académique par

instants mais nerveuse tout le temps. Il a de la verve en proportion de son propos.

« L'institution c'est toujours les autres », annonce le chapitre premier, qui parcourt les débats et querelles que l'institution porte toujours en elle. Le second, à l'inverse, montre que sous les débats règnent « accointances et connivences ». Le troisième traite le cas d'un auteur emblématique, Gaston Miron, et le quatrième, un prix vedette, celui du Gouverneur général. C'est enlevé, pas le temps de s'ennuyer.

Moi qui le regarde depuis ma lucarne française, je vois bien des questions que j'attendais, et les réponses. Comment le modèle français a-t-il été transféré? Le Goncourt d'Antonine Maillet résume un choix pour le Québec: s'inscrire dans la sphère française ou construire son institution propre? La réponse est claire: depuis un demi-siècle, la création du prix du Livre de France, en dépit de son nom, et même avec l'ambiguïté de son surnom revendiqué de « Goncourt québécois », emblématise le choix de l'autonomisation. De même, dans la concurrence entre Québec ou Montréal et Ottawa en la matière, Yergeau montre bien, pour le prix du Gouverneur général, la lutte contre l'emprise « canadienne », en passant en revue ceux qui l'ont refusé, comme l'intransigeant Aquin, ceux qui l'ont refusé une fois et accepté une autre, comme Ouellette ou Garneau, ceux qui l'ont accepté en s'en justifiant, comme Vigneault. Bref, les prix disent que l'enjeu identitaire est crucial pour le champ littéraire québécois. En France, de manière générale, les écrivains ont leur domaine, les journalistes un autre, les professeurs le leur, les politiques un autre encore. Bien sûr, rien n'est étanche; mais les divers champs semblent s'interpénétrer davantage encore au Québec, dans les jurys de prix par exemple. Les enjeux politiques apparaissent, du coup, plus immédiats. La question du lien entre reconnaissance littéraire et identité nationale est permanente au Québec et ailleurs. Même s'il ne fait pas les comparaisons, *À tout prix* apporte donc une utile contribution.

Mais depuis ma lucarne française, il m'est venu parfois quelques perplexités, qu'on voudra bien que je dise ici.

Moi qui connais un peu le Québec, qui ai lu et lis de temps en temps des livres québécois, sans me poser en spécialiste, je glane dans *À tout prix* des noms et des titres qui me parlent. Bien d'autres m'échappent: il y a foule d'informations, de listes, de titres, d'inventaires, d'analyses des appartenances sociales, mais on s'y perd un peu. Ce n'est pas si grave, on fera du rangement. Et puis même tant mieux, on s'instruit. Mais on aurait aimé quand même un peu plus de description tranquille: la polémique, pour aller son train, fait un peu trop

comme si tout le substrat était supposément connu. Au Québec, peut-être. Mais pour un lecteur de bonne foi et d'un peu loin...

Dans mon grenier, depuis ma lucarne, j'ai quelques souvenirs ; par exemple, celui d'avoir un peu fréquenté Jack Thieuloy. Dans le livre de Yergeau, il y a une vertu d'indignation qui me fait resonger à lui. Il répétait que le Goncourt et les autres prix étaient affaire d'arrangements, et n'avaient guère couronné d'auteurs de grand talent. Je retrouve tout cela dans *À tout prix*. Et par ici, version brûlot de papier comme *Les Bêtes à Goncourt*, ou version commando comme Jack attendant les jurés, on a tout vu dans ces bagarres. Au Québec aussi ? Alors, d'un côté, ça doit signifier qu'il y a bien une institution, et confirmer l'analyse classique de l'institution comme lieu de conflits. De l'autre, la comparaison suggère que ce n'est pas si pire... Et qu'il reste à savoir ce qu'il y a de spécifique au Québec en la matière.

Un autre souvenir me vient alors : Boileau. Quand le poète Chapelain était chargé de dresser la liste des auteurs à gratifier, comme il avait omis son nom, Boileau le gratifia d'un féroce *Chapelain décoiffé*, et il trompeta contre les écrivillons qui se vautraient dans la flagornerie ; plus tard, il flagorna lui aussi : il était mécéné. Ces retournements sont monnaie courante, depuis toujours. Au Québec aussi maintenant, et Yergeau le dénonce. Mais leur banalité est une norme, il faut la prendre comme telle pour la comprendre, non ?

Je dois dire que ma lucarne, c'est celle d'un qui a un peu en charge les études d'institutions littéraires en France. Qui a eu l'occasion de regarder comment les institutions de la vie littéraire (les prix, entre autres) sont en corrélation avec les institutions littéraires au sens strict, les genres. Par là, on touche aux questions d'esthétique, peut-être de littérarité. *À tout prix* ne s'y attarde pas. C'est un peu dommage, car il y va de la relation ou nom entre les valeurs (ici, le « prix ») conférées aux œuvres sur le marché des biens symboliques et les valeurs que ces œuvres mettent en images. Et l'on touche là, je crois, à la fine pointe d'un implicite, qui est aussi celle d'une certaine gêne pour moi. Robert Yergeau esquisse une analyse sur ces questions des images dans les textes, à son troisième chapitre, à propos de Gaston Miron. Il se demande si dans sa poésie les images de nostalgie, puis celles du commencement absolu, ne sont pas liées au seuil de reconnaissance qu'il a ou non franchi. Il y a là peut-être une piste. Mais elle est plutôt brouillée par une charge virulente contre Miron et son mythe. Que Yergeau tape sur le bec des thuriféraires emportés par l'emphase est sans doute de bonne salubrité : il les épingle, impitoyable, et on peut s'en amuser. Qu'il critique Miron ? Gaston Miron a

les épaules assez larges pour supporter cela, et son œuvre pour se défendre. Que Miron ait accumulé les prix est un fait. Qu'il soit poète est aussi un fait. La question, au fond, qui serait à traiter, c'est : Par hasard, serait-il reconnu comme un grand poète parce qu'il a eu tous les prix, ou bien a-t-il eu les prix parce qu'il fait de la belle poésie ? Mais dans ce chapitre, l'analyse des prix est par moments un peu perdue de vue, pour critiquer comment le groupe de l'Hexagone s'est voulu chef de file d'une nouvelle attitude en littérature.

En lisant cela, et en retournant le reste du livre, il m'a semblé qu'il y avait en filigrane une autre question que celles de l'institution, qu'il faut analyser, et de l'« idéologie charismatique », qu'il est sain de décapper, mais qui (croyez un Français...) n'est pas une spécialité du Québec ! Une question qui, plus que sur les mots « institution littéraire » porte sur l'adjectif « québécoise » : ce qu'il vise peut-être en fait, c'est l'usage des prix comme symboles de l'identité nationale, et l'idéologie principalement attaquée, alors, ne peut peut-être rester indiquée par un abstrait, comme dans la conclusion. Une question, la vraie question, qui devient peut-être bien : « Souveraineté, indépendance, ou non ? »

Qu'elle soit présente montre que la littérature n'est pas un art gratuit. Et c'est la force du livre de Yergeau de la rappeler. Qu'elle ne soit pas explicitement annoncée fait que son allure de brûlot laisse perplexe, alors même qu'il y a l'enjeu légitime d'une question brûlante.

De cette question, je n'ai, de ma lucarne, rien à dire. Mais du livre, j'ai du coup envie de conclure par : Bravo, mais pensez un peu plus à nous expliquer.

- 
1. Robert Yergeau, *À tout prix. Les prix littéraires au Québec*, Montréal, Tryptique, 1994, 160 p.